

## **INTRODUCTION**

### Le comité éditorial

Sigmund Freud a écrit que l'histoire des sciences est l'histoire d'une aliénation progressive. Copernic a montré que la terre n'est pas au centre de l'univers, Darwin a montré que nous sommes des animaux parmi d'autres. Et Freud lui-même que notre vie spirituelle n'est que partiellement consciente. La science serait ainsi source de blessures narcissiques successives. Il me semble que la physique loin de l'équilibre inverse cette perspective. L'activité humaine, créative et innovante, n'est pas étrangère à la nature. On peut la considérer comme une amplification et une intensification de traits déjà présents dans le monde physique, et que la découverte des processus loin de l'équilibre nous a appris à déchiffrer. Ilya Prigogine (1996), *La Fin des certitudes*, p. 82.

Archiduc me confie qu'il a découvert sa vérité quand il a épousé la Résistance. Jusque-là il était un acteur de sa vie frondeur et soupçonneux. L'insincérité l'empoisonnait. Une tristesse stérile, peu à peu, le recouvrait. Aujourd'hui il aime, il se dépense, il est engagé, il va nu, il provoque. J'apprécie beaucoup cet alchimiste. René Char (1948), *Fureur et Mystère*, p. 94.

Au XIII<sup>e</sup> siècle, « résister » se dégage du latin *resistere* qui signifie : « s'arrêter, se tenir en faisant face », combinaison de *sistere* : « se placer devant », « tenir ferme », renforcé par *re* qui renvoie à une confrontation, à une opposition...

D'où l'emploi du terme résistance dans le domaine de l'hydraulique (cher à S. Freud) où le barrage permet de

détourner des flux ou des fleuves (on pense ici aux sublimations) – et dans le domaine de l'électricité où le circuit chauffe d'autant plus en amont d'une résistance que celle-ci est puissante !

Double mélange de l'affirmation de soi et de son maintien face au monde qui la mettrait en péril, la résistance, si souvent entendue chez les analystes sur son versant négatif, comme refus du changement, s'éclaire d'un jour différent. Résistance du « matériau » humain aux aléas du quotidien, aux traumatismes, résistance à la fois passive ou active selon les cas, bien des figures sont possibles...

Seule compte, finalement, la capacité du monde interne à se laisser pénétrer par des éléments sensoriels ou émotionnels sans se désorganiser. La résistance devient alors un balancier, une respiration, entre dehors et dedans, bloquant les entrées, renforçant si nécessaire les défenses, sorte de barrière frontalière protégeant l'intimité du sujet.

Si le « non », voire l'évitement peuvent appartenir à ses protocoles d'urgence, la résistance peut aussi s'organiser dans la temporalité, contre l'envahisseur, ou pour accroître la capacité individuelle à supporter les contraintes externes : le marathonien travaille sa « résistance » au prix d'un entraînement quotidien... L'art gothique a permis la construction d'édifices plus élancés en renforçant les parois par des contreforts...

Si l'analyste doit se garder d'être un « envahisseur » et prendre soin de trouver, pour ses patients, l'étaiyage nécessaire à leur croissance psychique, sans doute doit-il aussi s'entraîner à garder la distance, à rester disponible pour ne pas avoir à « résister » aux projections parfois violentes et pourtant nécessaires à contenir...

La résistance nous invite à un travail de funambule, sensible à la tolérance de soi dans l'autre et de l'autre en soi, « fusible » transférentiel protégeant des passages à l'acte, point d'ancrage de l'attention pour éviter fermeture et paralysie du processus... Difficile de ne pas considérer que, dans ce cas, la situation dépend de la posture des deux protagonistes présents... À charge pour l'analyste de redonner vie au dispositif, d'en faire le levier actif d'une pensée retrouvée...

## Introduction

7

Toute résistance s'avère ainsi l'objet d'un conflit d'ambivalence entre pulsions de vie et pulsions de mort. Il y a certes des résistances qui entravent, mais il y a aussi des résistances fructueuses. Il ne saurait y avoir d'analyse sans résistance, car la résistance sous-tend la dynamique de la cure comme la résistance de l'air participe fondamentalement à la portance de l'avion, et ceux qui pensent que les avions voleraient mieux... sans air sont évidemment dans l'erreur ! Au niveau sociétal, c'est le jour où la psychanalyse ne suscitera plus de résistances qu'elle sera, alors, bel et bien morte !

Au-delà d'obstacles à surmonter, l'exploration des résistances est un moyen de connaître les forces à l'œuvre dans la réalité psychique, sur un mode assez comparable à ce qui se passe dans l'exploration du monde concret où la résistance de la réalité extérieure nous renseigne sur sa nature et son organisation pour peu que nous prenions des moyens de l'explorer sans vouloir la forcer. C'est ce que Freud a compris dès le début de ses tentatives thérapeutiques en se heurtant d'abord à la résistance des patients à l'hypnose, puis à la thérapeutique cathartique. Il a bien tenté de forcer les résistances qu'il rencontrait : par la suggestion, par ce qu'il a appelé l'*insistance* (Freud, Breuer, *Études sur l'hystérie*). Laplanche et Pontalis (1967, p. 420) soulignent à juste titre que le problème des résistances a joué un rôle central dans l'invention de la psychanalyse :

En effet, écrivent-ils, Freud a renoncé à l'hypnose et la suggestion essentiellement parce que la résistance massive qu'y opposaient certains patients lui paraissait d'une part être légitime [...], d'autre part ne pouvoir être ni surmontée ni interprétée [...], ce que la méthode psychanalytique rend au contraire possible dans la mesure où elle permet la mise à jour progressive des résistances qui se traduiront notamment par les différentes manières dont le patient enfreint la règle fondamentale...

Les résistances individuelles à la psychanalyse s'observent chez tous les patients, qu'il soit enfant ou adulte, homme ou femme, névrosé ou borderline, voire psychotique. Il y a, cependant des variantes dans la nature des résistances rencontrées selon l'âge, la pathologie ou le sexe de l'analysant. Intéressons-nous plus particulièrement aux différences entre l'enfant et l'adulte.

Dans son article intitulé « L'analyse des résistances », qui faisait suite, dans la même revue, à la nouvelle publication de l'article de Freud « Résistances à la psychanalyse » (qui n'était plus accessible en français depuis 1925), Guy Rosolato (1979) interrogeait et analysait « la structure des relations soutenues par l'image du père idéalisé ». Mais il y indiquait également que l'analyse des résistances avait pu devenir, en France, l'objectif central de la cure avec une sorte de relégation en deuxième ligne de l'analyse des contenus psychiques proprement dits. Une fois les résistances analysées dans leur existence et dans leurs modalités de fonctionnement, l'analyse des contenus pouvait alors, dans cette perspective, être laissée à la responsabilité de l'auto-analyse du patient. Il va de soi que cette conception de la cure – bien évidemment contestable actuellement chez l'adulte – ne saurait aucunement convenir à la psychanalyse de l'enfant chez lequel l'interprétation des résistances ne peut en aucun cas être dissociée de l'analyse des contenus proprement dits. Ceci étant, la technique de l'analyse des résistances chez l'enfant demeure un problème difficile et rarement abordé en tant que tel, ce que l'on ne peut que regretter. C'est une des raisons qui a dicté le choix du comité éditorial de consacrer un numéro au thème des résistances, mais cela nous a conduit à un constat de carence dans la littérature psychanalytique française aussi bien qu'internationale actuelle, carence que nous n'avons pas la prétention de combler tout en considérant qu'il y a là une problématique qui appellerait des développements spécifiques.

Il faut remonter au débat entre Anna Freud et Melanie Klein pour trouver des développements spécifiques sur les résistances à la psychanalyse chez les enfants. Anna Freud (2002) donna, en 1926, à l'Institut psychanalytique de Vienne une série de conférences sur la psychanalyse des enfants, dans lesquelles elle insistait sur ce qu'elle considérait comme les résistances des enfants à la psychanalyse : « [...] tout ce qui paraît indispensable, écrit-elle, dans la situation de l'adulte fait défaut dans celle de l'enfant : la conscience de la maladie, la détermination personnelle et la volonté de guérir » (A. Freud, 2002, p. 14). Aussi affirmait-elle la nécessité d'une

## *Introduction*

9

« période préliminaire » qui devait permettre à l'analyste de rendre l'enfant analysable, période préliminaire pendant laquelle l'analyste devait réussir à convaincre l'enfant du côté anormal de ses comportements et de son état psychique, ainsi que de la nécessité d'y remédier. Il devait, en outre, se montrer puissant et doué de pouvoirs exceptionnels pour que l'enfant lui fasse confiance et puisse lui confier ses secrets, y compris les moins avouables. À propos d'un jeune garçon que ses parents lui avaient confié et qui se montrait tout d'abord très réticent, elle dit, après avoir appliqué cette technique de séduction :

J'étais devenue, pour lui, non seulement une compagnie intéressante et utile, mais encore une personne très puissante dont il ne pouvait plus se passer. Je m'étais ainsi rendue indispensable de trois manières et, pourrions-nous dire, il était arrivé, lui, à un état de dépendance complète (A. Freud, 2002, p. 20).

Il est juste de dire que, progressivement, Anna Freud a relativisé, puis plus ou moins abandonné cette technique de la phase préliminaire au fur et à mesure qu'elle approfondissait son expérience et sa technique. Il est, cependant, intéressant de revenir à cette période fondatrice de la psychanalyse d'enfant, d'une part parce qu'elle a été à l'origine des célèbres controverses (King et Steiner, 1991) qui se sont déroulées à Londres entre 1941 et 1945, d'autre part parce que les propositions d'Anna Freud en 1926 font toujours écho à des difficultés que rencontrent les psychanalystes d'enfant aujourd'hui, mais qui reflètent moins les résistances de l'enfant, que celle de son entourage, voire de l'analyste lui-même. Dire que l'enfant n'est pas conscient de sa propre pathologie et qu'il n'en souffre pas lui-même est un jugement hâtif, pour ne pas dire superficiel. Les premiers exemples que donne Anna Freud contredisent d'ailleurs cette assertion, puisqu'il s'agit de deux fillettes souffrant de troubles névrotiques qui demandent expressément à être délivrées de leur souffrance. Souligner qu'il ne vient pas de lui-même demander de l'aide au psychanalyste relève de l'évidence, mais il ne faut pas confondre la première demande de consultation qui vient de l'entourage de l'enfant, avec la décision d'entreprendre un traitement psychanalytique qui doit s'appuyer sur

une « alliance thérapeutique » avec l'enfant. Quant à la non-volonté de guérir, nous l'avons dit, certains exemples donnés par Anna Freud s'inscrivent en faux contre cet apriori.

Dans sa deuxième conférence, Anna Freud décrit une autre résistance de l'enfant : sa difficulté à associer :

[...] il [l'enfant] se refuse à associer. Il met ainsi l'analyste dans un grand embarras, car le moyen par excellence, celui sur lequel repose toute la technique analytique, est d'un emploi, pour ainsi dire nul avec l'enfant (A. Freud, 1951, p. 38).

L'expression orale n'est en effet pas facile pour l'enfant. Aussi la règle fondamentale de l'*association libre* ne peut-elle lui être transmise de la même façon que pour l'adulte. On l'invitera plutôt à dessiner ce qu'il veut, ou à se servir comme il l'entend des jouets mis à sa disposition, tout en lui disant qu'il est libre de dire à son thérapeute tout ce qu'il souhaite et que cela restera entre eux sans jamais être transmis à un tiers. C'est là l'origine de la *technique psychanalytique du jeu* de Melanie Klein (1955), dont Anna Freud reconnaît l'intérêt pour l'observation du mode de fonctionnement psychique de l'enfant, mais dont elle dénie l'équivalence que faisait Melanie Klein avec les associations libres de l'adulte et la signification transférentielle qu'elle leur attribuait.

Melanie Klein a répondu aux critiques d'Anna Freud dans une communication à la Société britannique de psychanalyse en 1927 (Klein, 1967, p. 178-210). Elle y fait une critique serrée de la technique d'Anna Freud, lui reprochant de mêler approche psychanalytique et approche éducative. Elle répond aussi point par point aux critiques qu'Anna Freud lui avait adressées. À l'opposé d'Anna Freud, qui pensait que les enfants avaient besoin d'une période préliminaire pour entrer en analyse, Melanie Klein affirme qu'il y entre plus vite que l'adulte car ils sont, dit-elle, « [...] plus fortement dominés que les adultes par leur inconscient et leurs tendances pulsionnelles... » (Klein, 1967, p. 188). Anna Freud pensait que le surmoi de l'enfant était faible et immature et que, de ce fait, il ne fallait pas pousser trop loin l'analyse de peur de libérer des forces pulsionnelles mal contrôlées. Melanie Klein pense,

au contraire, que le surmoi infantile est trop puissant et inhibant et qu'il faut tenter d'en réduire la force par l'analyse systématique de l'angoisse et de la culpabilité de façon à libérer les capacités de développement de l'enfant. Pour elle, c'est le moi de l'enfant qui est faible, d'où sa sensibilité plus grande que chez l'adulte à l'angoisse, qui constitue une des principales sources de résistance :

Nous percevons bien souvent, dans l'analyse des enfants, des résistances non moins nettes que dans l'analyse des adultes ; elles prennent très fréquemment la forme qui leur est, chez les enfants, la plus naturelle, c'est-à-dire celle de l'angoisse (Klein, 1967, p. 188).

L'autre source de résistance qu'elle reconnaît chez les enfants est leur résistance à s'exprimer verbalement, donc à associer librement comme cela est demandé à l'adulte. Sur ce point, elle rejoint Anna Freud :

J'ai dit plus haut qu'Anna Freud et moi, comme tous ceux qui font des analyses d'enfants, nous pensons que les enfants ne peuvent et ne veulent pas associer de la même manière que les adultes. Je voudrais ajouter qu'avant tout, je crois, qu'ils ne peuvent pas, non pas que la capacité de traduire leurs pensées en paroles leur fasse défaut (ceci ne s'appliquerait, dans une certaine mesure, qu'aux très jeunes enfants), mais parce que l'*angoisse* oppose une résistance aux associations verbales (Klein, 1975, p. 189).

Il nous semble qu'il y a là une hypothèse très intéressante, qui donne une dimension dynamique à cette inhibition de l'enfant, qui est pris de vertige dans le passage de ses expériences fantasmatiques et émotionnelles à un mode d'expression pour lui trop abstrait, le langage. Mais ce qui oppose Melanie Klein à Anna Freud est le fait qu'elle considère que les productions non langagières de l'enfant, dessins, jeux, comportement ont, à côté de ses expressions orales, la même valeur que les associations libres de l'adulte pour actualiser dans le transfert les fantasmes inconscients et mettre en scène le monde intérieur.

Il est juste de dire que les points de vue de l'une comme de l'autre se sont peu à peu rapprochés, sans pour autant

jamais se rejoindre complètement. Melanie Klein a l'honnêteté de le reconnaître dans un *post-scriptum* qu'elle a ajouté en 1947 à la publication de sa communication de 1927.

Ces deux pionnières de la psychanalyse d'enfant évoquent dans leurs écrits les relations qui s'établissent entre les parents et l'analyste à qui ils ont confié leur enfant. L'une comme l'autre décrivent des relations plutôt négatives. Anna Freud prend franchement le parti de devenir, le cas échéant, complice de l'enfant dans ses conflits vis-à-vis de ses parents, tout en reconnaissant que cela conduit en général à une impasse. Dans une situation où elle s'était située du côté de l'enfant dans ses récriminations vis-à-vis de ses parents réels, elle fait cet aveu :

[...] c'est toujours avec mauvaise conscience que je me suis trouvée en face des parents de cette enfant, toutes les fois que j'ai dû leur parler, et, finalement, au bout de quelques semaines, malgré les meilleures conditions intérieures, l'analyse échoua (A. Freud, 2002, p. 18).

Melanie Klein, quant à elle, se contente de dire que « [...] lorsqu'on analyse des enfants, on doit compter sur une certaine hostilité et une certaine jalousie de la part des nurses, des gouvernantes et même des mères... » (p. 207).

Le problème des relations entre l'analyste de l'enfant et les parents n'a été approfondi que plus tard, en partie parce que la plupart des enfants bénéficiant d'une psychanalyse dans les années 1920 étaient des fils ou des filles de psychanalystes et que, par conséquent, on pensait que les parents pouvaient résoudre les problèmes que leur posait l'entrée en analyse d'un de leurs enfants dans leur propre analyse ou par leur auto-analyse. Une autre raison est qu'il a fallu du temps pour repérer qu'une des résistances les plus fréquentes et les plus opiniâtres des enfants prenait sa source dans un *conflit de loyauté* qui se développe chez l'enfant, notamment au moment où le transfert sur l'analyste s'approfondit et où il craint alors de trahir ses parents en poursuivant cette expérience dont, pourtant, il ressent l'intérêt. Il y aurait là tout un chapitre à développer sur les *résistances* des parents et de tout l'entourage à la psychanalyse d'un enfant. Contentons-nous de dire que, pour engager une psychanalyse, il faut



d'abord s'assurer de l'*alliance* des parents, voire de l'entourage élargi de l'enfant, notamment lorsqu'il est suivi dans une institution.

Il faudrait encore aborder la question de la *résistance* de l'analyste au processus psychanalytique, vaste problème que Freud (Freud, 2013) a posé dès 1910 en décrivant le *contre-transfert* et qu'il n'est pas question d'approfondir dans cette introduction, mais qui fait l'objet d'un encart signé de Bernard Golse et de Jean-Claude Guillaume. Nous nous contenterons d'évoquer les résistances du milieu psychanalytique à l'évolution de la technique et de la théorie.

Nous avons jusqu'ici souligné les *résistances* de l'enfant lui-même au processus analytique. C'est sous cette forme que Freud a d'abord abordé la question. Dans ce sens les *résistances* correspondent aux *mécanismes de défense du moi*, qui sont, bien sûr, déjà à l'œuvre chez l'enfant, quoiqu'en général moins structurés et figés que chez l'adulte. L'enfant n'est, bien sûr, pas indemne des *mécanismes de défense*, dont Anna Freud (2001) avait fait une recension soigneuse en 1936. *Résistances* au processus analytique et *mécanismes de défense du moi* sont des concepts voisins, mais non identiques. Si chaque *mécanisme de défense* correspond à une forme de résistance, que Freud a qualifiée de *résistances du moi* (1926), la réciproque n'est pas vraie. Il y a des résistances, plus proches du conscient ou du préconscient, qui ne correspondent à aucun mécanisme de défense, par exemple la résistance due au transfert négatif que Melanie Klein (1927) répertorie parmi les résistances les plus fréquentes chez l'enfant, si ce transfert négatif n'est pas rapidement interprété. Transfert négatif et destructivité de l'enfant peuvent aller jusqu'à la « réaction thérapeutique négative ».

Par ailleurs, le concept de *mécanisme de défense* sert à décrire des stratagèmes mis en œuvre par le moi pour garder sa cohérence et lutter contre l'angoisse, alors que la notion de résistance sert à mettre en évidence les obstacles que l'on rencontre dans le déroulement du processus analytique. Parmi ces obstacles, il faut certes faire une place aux mécanismes de défense du moi aussi longtemps qu'ils n'ont pas

fait l'objet d'un travail interprétatif de la part de l'analyste et d'une prise de conscience de la part de l'analysant, mais ce ne sont pas les seuls obstacles qui s'opposent au bon déroulement d'une cure.

La contribution précieuse à ce numéro de Mark Solms porte sur le mécanisme de défense fondamental qu'est le *refoulement*, revisité à la lumière des connaissances les plus récentes de la physiologie du cerveau. Contrairement à ce que Freud avait postulé, la conscience n'est pas liée à l'intégrité du cortex, mais à celle du bulbe cérébral, structure archaïque de l'encéphale, source des impulsions qui éveille le sujet et les besoins qu'il doit satisfaire. D'où la notion que Solms propose du *ça conscient*. Le cortex, lieu d'intégration des données perceptives, serait dévolu à la constitution de ce qu'il appelle des *solides mentaux*, servant à représenter psychiquement les exigences pulsionnelles. À partir de ces données, l'auteur propose un modèle du *refoulement*, que nous laissons le soin au lecteur de découvrir.

Peu à peu, la notion de *résistance* a été élargie à d'autres domaines, comme en témoigne le texte de Freud (1985), que nous reproduisons dans ce volume du *Journal de la psychanalyse de l'enfant*. Il n'y est plus question des *résistances* individuelles à un processus de changement dans lequel on se trouve engagé, mais des *résistances* collectives, soit de corporations désignées, les médecins, les philosophes, soit du genre humain en général, troublé par la nouveauté de cette science du psychisme, scandalisé par la mise en valeur des racines pulsionnelles de la vie psychique, humilié par la blessure narcissique de ne plus se sentir totalement maître de sa propre vie mentale. On trouve de nos jours des échos puissants de ces *résistances*. Il est paradoxal qu'à l'heure où la biologie donne de plus en plus de place à l'*épigenèse*, les milieux scientifiques et médicaux se désintéressent d'une discipline qui explore précisément l'*épigenèse* psychique, c'est-à-dire les interactions entre le sujet et son environnement dans une histoire vécue. C'est la raison pour laquelle nous avons demandé au généticien François Jouen de nous exposer les dernières connaissances en ce domaine. Il est

également paradoxal, alors que les évaluations des psychothérapies montrent l'efficacité de celles qui prennent en compte la dynamique transférentielle et contre-transférentielle, que la psychiatrie exclue progressivement de ses centres d'intérêt et d'intervention thérapeutique les traitements fondés sur une approche psychanalytique. Bruno Fallisard nous renseigne avec précision sur ces évaluations qui ne laissent pas place au doute et qui sont pourtant méconnues.

De même que nous avons signalé les *résistances* du psychanalyste dans les cures individuelles, nous devons évoquer celles du milieu psychanalytique face à l'évolution des sociétés occidentales, aux changements des pathologies mentales que l'on y observe, quand ce n'est pas aux progrès mêmes de la technique et de la théorie psychanalytique. Le milieu psychanalytique tend à opposer à tout cela une incroyable inertie, dont le résultat fait que, souvent, de l'extérieur, les psychanalystes apparaissent comme les membres d'une secte plus ou moins ésotérique, plus attachés à vénérer les fondateurs de leur école (Sigmund Freud, Jacques Lacan, Melanie Klein, etc.) qu'à approfondir leur discipline et à répondre aux besoins de leurs contemporains. Il nous semble que, pour dépasser ces *résistances*, qui mettent en cause l'avenir de la psychanalyse, en particulier de la psychanalyse de l'enfant, il est urgent de revenir sur le mythe fondateur de notre discipline. On nous présente souvent Freud comme un chercheur isolé et incompris, qui a forgé une nouvelle discipline à partir de rien, tel un prophète apportant au monde une révélation jusque-là totalement inconnue. Il s'agit d'une construction mythique et non d'une vision historique. La force d'un mythe est de souder ceux qui y adhèrent, sa faiblesse est d'exclure tous les autres. La psychanalyse n'est pas née de rien et elle n'appartient à personne. C'est un bien de l'humanité tout entière, dont les sources plongent dans des racines philosophiques déjà anciennes et dans des racines thérapeutiques.

Freud, faut-il le rappeler, n'était pas dépourvu de formation philosophique. Il avait suivi pendant trois années les séminaires de Franz Brentano, spécialiste d'Aristote et de la

philosophie scolastique, et fondateur d'une vaste école philosophique qui s'est développée jusqu'au milieu du xx<sup>e</sup> siècle en Autriche, en Tchécoslovaquie (le Cercle de Prague) et en Pologne. Un passage du texte de Freud sur « Les résistances à la psychanalyse » est, à l'évidence, une critique voilée de son maître en philosophie :

Par vie mentale, les philosophes n'entendaient pas ce qu'entend la psychanalyse. La grande majorité des philosophes ne qualifie de *mental* que ce qui est phénomène conscient. Le monde du conscient coïncide, pour eux, avec le domaine du mental. Et ils relèguent tout ce qu'il y a d'obscur dans l'âme au rang des conditions organiques et des processus parallèles au plan psychique. En d'autres termes et plus rigoureusement, l'âme n'a de contenu que conscient. La science de l'âme n'a donc pas d'autre objet (Freud, 1985, p. 128).

Au plan général, l'assertion de Freud est fautive. Schopenhauer n'avait-il pas dès le début du xix<sup>e</sup> siècle fait une large place à l'irrationnel et même à l'inconscient. Son élève Von Hartmann n'avait-il pas publié en 1869 une *Philosophie de l'inconscient*. Nietzsche, enfin, que Freud cite à plusieurs reprises avec admiration, dans un point de vue naturaliste, fait de l'homme un animal dirigé par des pulsions et des affects. Brentano, par contre, s'inscrit dans un tout autre courant. Dans son ouvrage principal, *La Psychologie du point de vue empirique* (2008), publié pour la première fois en 1874, il définit les phénomènes mentaux par leur intentionnalité : « La conscience est conscience de quelque chose », dit-il. Les phénomènes physiques, à l'opposé, n'ont pas d'intentionnalité. Il déduit de cette définition que tout phénomène psychique est conscient car il ne conçoit pas une intentionnalité autre que consciente. C'est bien sur ce point que Freud fait porter sa critique dans la citation que nous avons faite plus haut. Pourtant, il a beaucoup emprunté à son maître en philosophie qu'il admirait profondément dans sa jeunesse. Ne peut-on dire que sa découverte essentielle concernant les symptômes névrotiques est qu'ils ont une *intentionnalité inconsciente*, une intentionnalité qui échappe au sujet lui-même.

L'autre source d'inspiration de Freud vient de la thérapeutique des troubles psychiques telle qu'elle se pratiquait

depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle : à commencer par le magnétisme animal de Messmer, en passant par l'hypnose, puis la thérapie cathartique qu'il avait d'abord développée avec Breuer. Ce sont ces tentatives thérapeutiques successives qui ont mis en évidence l'intérêt pour comprendre et soulager les souffrances psychiques d'établir une « relation » avec le patient, de façon à observer son fonctionnement psychique et à s'efforcer d'en comprendre la signification.

La rencontre de ces deux courants, philosophique et thérapeutique, s'est faite en la personne de Freud, dont l'immense mérite est d'en avoir compris la fécondité réciproque. « Le philosophe, dit-il, pour qui n'existe de méthode d'observation que l'introspection... » se trouve alors complété par le thérapeute qui s'observe observant son patient, ce qui lui offre de nouvelles possibilités de comprendre des phénomènes dénués de sens par la seule introspection.

La découverte de la psychanalyse n'est donc pas sans prémisses. Le mythe du savant sans devancier, isolé et incompris mérite d'être déconstruit, si l'on veut que le mouvement psychanalytique sorte du culte de la personnalité dans lequel il tend à se complaire, mais qui lui sert de *résistance* et le coupe de plus en plus de la pensée moderne et de la société postmoderne. Alors, mais alors seulement une psychanalyse loin de l'équilibre, pour paraphraser le prix Nobel Ilya Prigogine que nous avons cité en exergue, c'est-à-dire moins figée, inversera la perspective selon laquelle « la science serait ainsi source de blessures narcissiques successives ». La psychanalyse, malgré les résistances qu'elle suscite, pourrait devenir un objet commun de l'humanité tout entière.

Chemin faisant, nous avons évoqué les résistances à la psychanalyse telles que Freud les envisage dans son texte de 1925, les résistances dans la psychanalyse (résistances au processus analytique), les résistances de la psychanalyse enfin. L'enfant, par ses immenses besoins d'être compris et aidé, par sa plus grande perméabilité à l'inconscient et par son peu d'intérêt pour nos constructions théoriques qui servent souvent nos résistances, pourrait nous aider à dépasser toutes ces résistances.

**Mots-clés:** alliance thérapeutique, angoisse, conflit de loyauté, mécanismes de défense, technique du jeu psychanalytique.

**Keywords:** therapeutic alliance, anxiety, loyalty conflict, mechanisms of defence, the psychoanalytic play technique.

## BIBLIOGRAPHIE

- Brentano F. (2008), *La Psychologie du point de vue empirique*, trad. M. de Gandillac revue par J.-P. Courtine, Paris, Vrin.
- Breuer J. et Freud S. (2009), Études sur l'hystérie, in *OCF-P*, vol. II, Paris, Puf, p. 9-332.
- Char R. (1967), *Fureur et Mystère*, Paris, Gallimard, coll. « Poche ».
- Freud A. (2001), *Le Moi et les mécanismes de défense*, Paris, Puf, coll. « Bibliothèque de psychanalyse ».
- Freud A. (2002), *Le Traitement psychanalytique des enfants*, Paris, Puf, coll. « Bibliothèque de psychanalyse ».
- Freud S. (1985), Les résistances à la psychanalyse, in *Résultats, idées, problèmes*, vol. II, Paris, Puf, p. 125-134.
- Freud S. (2013), Perspectives d'avenir de la thérapie psychanalytique, in *La Technique psychanalytique*, Paris, Puf, p. 25-26.
- Hartmann Von E. (2008), *Philosophie de l'inconscient*, vol. I : *Phénoménologie de l'inconscient*, vol. II : *Métaphysique de l'inconscient*, Paris, L'Harmattan.
- King P. et Steiner R. (1991), *The Freud-Klein Controversies 1941-1945*, Londres et New York, Tavistock/Routledge.
- Klein M. (1967), Colloque sur l'analyse des enfants, in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot.
- Klein M. (1975), La technique de jeu psychanalytique : son histoire et sa portée (1955), in *Le Transfert et autres écrits*, Paris, Puf.
- Laplanche J. et Pontalis J. B. (1967), *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, Puf.
- Nietzsche F. (2000), *Par-delà le bien et le mal*, Paris, Gallimard, coll. « Poche ».
- Rosolato G. (1979), L'analyse des résistances, *Nouvelle Revue de psychanalyse*, n° 20 (« Regards sur la psychanalyse en France »), p. 183-214.
- Schopenhauer A. (2014), *Le Monde comme volonté et comme représentation*, Paris, Puf.
- Prigogine I. (1996), *La Fin des certitudes*, Paris, Odile Jacob.